

mier ; mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs : c'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles de la mort vaincue. Voyez comme l'Église se forme, avec toute sa bienheureuse subordination, au sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur ; Dieu les en tirant pas à pas afin qu'une profonde réflexion sur tous leurs torts leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avait pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage, et il est temps que Jésus-Christ paraisse aux apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul, fidèle témoin, nous apprend que « Jésus-Christ apparut à Pierre, et « après aux onze¹. » Saints apôtres, le temps est venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins de sa résurrection ; et afin que tout le corps soit inébranlable, il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête : c'est aussi lui qui doit porter la parole au nom de vous tous. Pierre, qui a dit le premier : « Vous êtes Christ, « Fils de Dieu vivant², » a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité, et le premier-né d'entre les morts ; et l'Église va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait Jésus-Christ un peu après ? Pour donner la dernière forme à son Église, environné de ses apôtres qui ne se lassaient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : « Simon, fils de « Jonas, m'aimez-vous, m'aimez-vous, encore « une fois ; m'aimez-vous plus que ceux-ci ? » vous qui êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier en amour ? « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis³ ; » paissez les petits, paissez les mères ; enfin, avec le troupeau, paissez aussi les pasteurs, qui, à votre égard, seront des brebis ; et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Église ; le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Église est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques, qui, faute de reconnaître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion ; et le mystère de l'unité, par lequel l'Église est inébranlable, se consomme.

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Église, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immorta-

¹ I. Cor. xv, 5.

² Matth. xvi, 16.

³ Joan. xxi, 15, 16, 17.

lité de cette bouche immortelle d'où le genre humain en suspens entendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres ; et prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur parle : « Toute puissance, « dit-il, m'est donnée dans le ciel et dans la terre ; « il est temps de partir : allez, marchez à la conquête du monde : prêchez l'Évangile à toute « créature ; enseignez toutes les nations, et les « baptisez au nom du Père, et du Fils, et du « Saint-Esprit. » Et quel en sera l'effet ? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus-Christ ressuscité : « Je suis, dit-il, avec vous jusqu'à « la consommation des siècles¹. » Digne parole de l'Époux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Église. Ne craignez point mes apôtres, ni vous qui succéderez à un si saint ministère ; moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : vainqueur de l'enfer et de la mort, je vous ferai triompher de l'un et de l'autre ; et l'Église que je formerai par votre sacré ministère, comme moi, sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Église : *Ecce ego vobiscum sum*. Si depuis ce temps, chrétiens, l'Église a cessé un seul moment ; si elle a un seul moment senti la mort dont Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Église de Jésus-Christ unie à Pierre n'ait pas conservé avec l'unité et l'autorité une fermeté invincible, doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Église née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouïe, premièrement en Jésus-Christ qui était son chef, et ensuite dans tous ses membres ; environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencements ; attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès ; dans la suite presque abandonnée, par le déplorable relâchement de sa discipline ; avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ ; car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis : vous voyez que la doctrine de l'Évangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres ; que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de « confirmer ses

¹ Matth. xxviii, 18, 19.

² Ibid. 20.

« frères¹, » et, comme disent les six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, qu'il « est toujours vivant dans son propre siège² ; » que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu, ont senti leurs têtes superbes frappées par des anathèmes dont elles n'ont pu soutenir la force ; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et qu'elles viennent toutes à la fois tomber aux pieds de l'Église et de Pierre, qui les foudroie par ses successeurs ; que cependant cette Église ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Église d'Éphèse : *Movebo candelabrum de loco suo³* : « Je remuerai de sa place votre chandelier, » je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je ne l'éteindrai pas, je la remuerai et la changerai de place ; afin que l'Église regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invincible réparant ses pertes ; et, plutôt que de la laisser sans enfants, Dieu faisant selon la parole de Jésus-Christ, « des « pierres mêmes, et des peuples les plus infidèles, naître les enfants d'Abraham⁴ : » en sorte que dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, et lorsqu'on la croit stérile, elle soit aussi féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

Lisez l'histoire des siècles passés, et considérez l'état du nôtre ; vous verrez que, par la vertu qui anime le corps de l'Église, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place ; que le Nord, en un autre temps, soulevé par les séditieuses prédications de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte que transportée à d'autres climats, et passée, pour ainsi parler, à de nouveaux mondes ; et qu'enfin dans les pays mêmes où l'hérésie règne, pour marque des ténèbres auxquelles elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne peut arrêter le cours : parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Église, qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune ni réelle ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantait de quitter. Et pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses ar-

¹ Luc. xxii, 32.

² S. Leo. Serm. ii, cap. iii.

³ Apoc. ii, 5.

⁴ Matth. iii, 9.

mes ; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus était infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis de tous les enfants de l'Église, comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite qu'en dignité : Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone, et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Église, toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure, et la droite règle des mœurs également éloignée de toutes les extrémités.

« O Église, les forces me manquent à raconter vos louanges : » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei¹*. « O vraiment, Église de Dieu, « sainte cité de l'Éternel, et la mère de ses enfants, vraiment on a dit de vous des choses « bien glorieuses ; » et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel : déjà par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité, qui soutient l'Église, s'adresse aux apôtres et aux successeurs des apôtres ? Allez, enseignez, baptisez ; et moi, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous à qui la chaire a été donnée ; avec vous à qui sont commis les saints sacrements ; avec vous qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Église doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'âmes périront ! O merveilleuse importance de ces charges redoutables ! ô péril de ceux qui les exercent ! ô péril de ceux qui les demandent, et péril encore plus grand de ceux qui les donnent ! Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières ; et que ce grand prince, qui les donne, entre dans les besoins de l'Église avec une circonspection si religieuse, que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa famille de dignes sujets : c'est à vous que j'ai à parler, à vous messieurs, à vous qui demandez tous les jours, ou pour vous, ou pour les autres, ces redoutables dignités. Ah ! messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'at-

¹ Ps. lxxxvi, 3.

tachement inviolable que vous devez à l'Église, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur, plutôt que selon le cœur de Dieu; et si tout cela ne vous touche pas, par le soin que vous devez à votre salut: ah! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfants, vous-mêmes, qui présumez tout de votre capacité, sans qu'elle ait jamais été éprouvée; ah! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Église, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un faible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Église, avant que de gouverner l'Église: car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du saint-Esprit: « Qu'ils soient éprouvés, et puis qu'ils servent¹; » et encore: « C'est en servant bien dans les places inférieures, qu'on peut s'élever à un plus haut rang²; » et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline: instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions: et encore, après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem: « Renfermez-vous, dit-il³; ne sortez pas jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leurs places. Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints Pères et tous les conciles après saint Paul⁴, espère-t-on commander; mais le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on n'a jamais obéi, jamais servi sous les autres? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre de s'élever autrement que par les degrés? ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les faiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques,

¹ I. Tim. III, 10.

² Ibid. 13.

³ Luc. XXIV, 49.

⁴ I. Tim. I, 8.

toutes les entreprises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devaient combattre à la tête ne savent par où commencer; qu'un conducteur secret remue avec peine sa faible machine, et que celui qui devait payer de sa personne paye à peine de mine et de contenance! O malheur, ô désolation, ô ravage inévitable de tout le troupeau! Car ignorez-vous cette juste mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche: « Si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tomberont dans le précipice¹. » Tous deux, tous deux tomberont; « et non-seulement, dit saint Augustin², l'aveugle qui mène, mais encore l'aveugle qui suit. » Ils tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement, qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemanderà de sa main le sang de son frère qu'il a perdu. Et, pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Église, par l'hérésie de ces derniers siècles; recherchez les causes de tous ces malheurs: il s'élèvera autour de vous, du creux des enfers, comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme: C'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes; leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser, leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement il est vrai; car il fallait respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Église; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits: ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étaient les dépositaires.

O sainte Église gallicane, pleine de science, pleine de vertus, pleine de force; jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras un tel malheur: la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde; toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Église éternellement vivante que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes frères, voulons-nous mourir; et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel, et d'un corps, d'une Église qui

Matth. XV, 14.

² Serm. XLVI, n° 21, t. V, col. 236.

ne doit jamais avoir de fin? c'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Étrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacrements de l'Église, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font pas tout le mal qu'ils leur pourraient faire; et s'imaginent être chrétiens, parce qu'ils ont souvent confessés, qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent, dans une vie toute corrompue, une apparence de vie chrétienne! Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus¹; » et de là que conclut saint Paul? « Ainsi vous devez penser que vous êtes morts au péché, pour vivre à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur²; » et encore avec plus de force: « Si, dit-il, nous sommes morts au péché, comment pourrions-nous y vivre dorénavant³? » *Quomodo?* Comment? comment le pourrions-nous? Parole d'étonnement, qui fait voir l'apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des chrétiens! nous nous étonnons maintenant, quand ceux qui fréquentent les sacrements gardent les résolutions qu'ils y ont prises; et saint Paul s'étonnait alors comment ceux qui les recevaient, et qui étaient morts au péché, pouvaient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés; à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui goûtant en lui-même une vengeance cachée, triomphe secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme: si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant: « Mon Père et moi, nous

¹ Rom. VI, 9.

² Ibid. 11.

³ Ibid. 2.

viendrons à eux, dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre demeure¹; » et encore: « Le Saint-Esprit demeurera en vous, et il y sera²; » et encore: « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui³; » une demeure réciproque. En un mot, l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature: il ne veut pas être en passant dans les âmes, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire: ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit: « Vous avez le nom de vivant, et vous êtes mort⁴. » Ne dites pas que ce n'est que fragilité, car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Évangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain; en vain Dieu emploie à nous convertir, comme dit saint Paul, « la même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ, » une vertu divine et surnaturelle: *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum a mortuis⁵*. Et croire qu'on prenne toujours dans les sacrements une vertu miraculeuse et toute-puissante, en demeurant toujours également faible, de sorte qu'on puisse toujours mourir au péché, et toujours y vivre; c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester tous les excès: celui-ci est rejeté par toute l'Église, et condamné manifestement dans toutes les Écritures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde, ni à la vertu des saints sacrements. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit: c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'É-

¹ Joan. XIV, 23.

² Ibid. 17.

³ Ibid. VI, 57.

⁴ Apoc. III, 1.

⁵ Coloss. II, 12.

vangile¹, c'est-à-dire, « une conversion solide et durable, » *pœnitentiam stabilem*, comme l'appelle saint Paul²; que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilège, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint; *ludere de Dominica communione*³; que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus: c'est un prodige inouï dans l'Évangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez: il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes, qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle; aujourd'hui dans les eaux de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée: peut-on déshonorer davantage le christianisme, et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable! un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a parlé des rechutes, lui qui, trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu⁴. Quel effet attendez-vous de vos confessions stériles? ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire: de sorte que le fruit de vos pénitences c'est d'étouffer les remords, et de vous faire trouver la tranquillité dans le crime?

Ah! il est vrai, vous me convainquez: dans la faiblesse où je suis, je me garderai bien d'approcher des saints sacrements. J'avais prévu cette malheureuse conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul, « où les hommes

« ne peuvent plus soutenir la saine doctrine. » Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir; au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser, jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur: faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements; il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien en effet en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien, que ce faux respect pour les sacrements, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de christianisme! comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée que « les « morts qui seraient gisants dans les tombeaux « entendraient la voix du Fils de l'homme, et sor- « tiraient des ombres de la mort¹. » O vous, plus morts que les morts, morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, « squelettes dé- « charnés, os desséchés, » où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « écoutez la voix du Fils de l'homme: » *Ossa arida, audite verbum Domini*². Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacrements « la « même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus- « Christ: » *secundum operationem potentie virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum a mortuis*³; par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts? Pourquoi donc voulez-vous périr?

Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi, avez-vous prié? après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre faiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. Songez, songez non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse: ce n'est pas ce qu'il nous faut

¹ Luc. III, 8.

² II. Cor. VII, 10.

³ Concil. Eliberit. can. XLVII, Lab. t. I, col. 975.

⁴ Luc. XIII, 6 et seqq.

¹ II. Tim. IV, 3.

² Joan. V, 25, 28.

³ Ezech. XXXVII, 4.

⁴ Coloss. II, 12.

faire pour notre salut, qui doit nous sembler difficile; mais ce qui nous arrivera, si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez trop longtemps. Écoutez le conseil de saint Augustin; il a été dans la peine où je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire. *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris*¹: « Cessez, dit ce pécheur « si parfaitement converti, cessez de discourir « avec vos passions et avec vos faiblesses; » vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui, ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien, et toujours suivis du dégoût, ont besoin, pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion? Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort: demain, c'est trop tard, sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez et où peut-être vous vous déplaîsez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Évangile, ni un autre enfer, un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher: l'Église a fait ses derniers efforts dans cette fête, et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse, où vous mettez votre confiance, ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui n'opérera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent comme à un Antiochus; vous serez alarmés et non convertis: votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

« Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi: » *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniore salutis, tametsi ita loquimur*². Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bieur-aimé; autrefois enfants

de colère, et maintenant enfants d'adoption et de dilection éternelle; vous pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissements salutaires, pour qui coulent toutes les grâces dans les sacrements, pour qui toute l'Église est en travail et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ; mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies: pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conjurons pour Jésus-Christ, « avec l'apôtre, réconciliez-vous à Dieu: » *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*³; et encore avec le prophète: « Convertissez-vous et « vivez⁴; » mais, afin de vivre pour ne mourir plus, vivez dans les précautions nécessaires à la faiblesse. « Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de « la femme de Loth³, » et de la suite funeste d'un regard fugitif, et du monument éternel, que Dieu nous y donne, des châtiments qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensaient les autels, « ils furent, dit l'Écriture, si abominables, qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens « que Dieu avait mis en fuite devant eux⁴. » Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servaient, furent révéérés des Israélites et devinrent l'objet de leur culte: ce fut le comble de leurs maux et le pas le plus prochain vers la perte. Craignez une semblable aventure: que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage, et, malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever jusqu'à l'envie de com-

¹ II. Cor. V, 20.

² Ezech. XVIII, 32.

³ Luc. XVII, 32.

⁴ III. Reg. XXI, 26.

¹ In Ps. CXXXVI, n° 21, t. IV, col. 1525.

² Hebr. VI, 9.